

tabatière, cela ne se peut pas ; à la tête d'un philosophe Mr. Barthe joint le cœur d'un chevalier. — En vérité mon oncle, répondit Mr. Cherrier qui se livra pour la première fois de sa vie à un calembourg, voilà une chevalerie de mauvais aloi ; les anciens chevaliers couraient aux combats singuliers couverts de leurs écus, mais Mr. Barthe couvert des écus des autres ne monte à cheval que sur la forme.

SIR CHARLES METCALFE A LORD STANLEY.

(Continuation.)

Vous êtes sans doute bien curieux, mon très-cher Stanley, de connaître les véritables raisons qui ont amené la grande chicane ; tout le monde en a parlé à perte d'haleine, tout le monde en a écrit à perte de patience et l'on n'en est pas plus avancé ; depuis ce brave Mr. Viger qui s'est enterré, tout vil sous un pamphlet tiré à dix mille exemplaires où le peuple a vu noir et blanc, jusqu'à ce brave révérend Ryerson qui abandonne les choses du ciel pour celles de la terre, parcequ'il espère sans doute être mieux récompensé dans ce monde-ci que dans l'autre, chacun a lâché son mot ; il n'est pas jusqu'à maître Wakefield qui a écrit là dessus comme un cheval et qui rue en palefrenier contre tous ceux qui lui déplaisent ; or tous ceux qui ne le mènent pas à son but lui déplaisent. Eh bien, cher Stanley, on n'en sait pas plus long ; les uns disent que les ministres venaient me trouver en état de goguette, et que cela m'a choqué ; ce n'est pas vrai je les aurais mis à la porte si cela m'eût formalisé ; mais les canadiens sont plus sobres, croyez-moi, que nous autres de la vieille Angleterre ; on a dit que j'avais nommé celui-ci, celui-là et l'autre à des emplois sans le concours de messieurs du conseil. Je vous assure qu'il n'en est rien ; c'est la fatalité attachée à ce malheureux pays qui a causé tous les malentendus où je n'ai vu que du feu. On me dit que les ministres voulaient se débarrasser les uns des autres. Je n'en sais rien ; si cela est le cas, il est singulier que ce soit le plus maladroit des dix qui ait réussi. Il me semble que si c'était à recommencer les mêmes choses n'arriveraient pas ; car je crois véritablement qu'il y a eu de mon côté, non pas des torts, Dieu sait que mes intentions sont pures, mais peut-être des imprudences excusables. Quant aux ministres si au fond ce ne sont pas des intrigants ce sont des héros dignes de l'amour de leurs concitoyens.

Vous pensiez, cher Stanley, que j'allais vous expliquer de fil en aiguille chacun des faits qui ont amené cette terrible crise ; eh mon Dieu j'aurais besoin que quelqu'un me l'expliquât à moi-même. Je vous dirai que je soupçonne fortement ce garnement de Wakefield d'être au fond du sac ; car certainement d'après les révélations que j'aperçois dans les journaux de Londres touchant certaines peccadilles du susdit Wakefield, et qui avaient pour objet de lui procurer beaucoup d'argent pour prix de plus ou moins d'obscurités manigancées auxquelles il se peut que les ministres n'aient pas voulu se prêter. Voyez-vous, ces gens-là ne comprennent pas les soupleses diplomatiques, les complaisances constitutionnelles qu'on se doit mutuellement ; ils croient pouvoir chevaucher par monts et par vaux au nom seul d'une bonne cause et remporter toutes les victoires sans se servir d'agents secrets, d'espions, et de tout cet attirail qui forme un accessoire ordinairement si utile et souvent indispensable dans la science du gouvernement, et sans réfléchir que l'homme qui veut faire du mal réussit toujours un peu, ils auront désobligé ce Wakefield qui en faisant ses affaires les aurait aidé merveilleusement à faire les leur ; or pour n'avoir pas voulu se laisser prendre un petit peu à son panneau, ils ont mis en panne le vaisseau de l'état qui désorienté, à moitié désappareillé, démâté et presque échoué ne naviguera peut-être pas de long-tems en